

Affaire classée !

Tout à coup, la voix de l'hôtesse de l'air me sortit de ce cauchemar qui hante un grand nombre de mes nuits depuis mon enfance.

— Вóдка, коньяк, сигареты, духи !¹

annonçait-elle au milieu des rangs en affichant un radieux sourire.

Je n'allais pas tarder à poser les pieds sur le sol russe, ce sol que j'avais quitté à la hâte alors que je n'étais encore qu'une enfant. J'avais alors fui l'abomination qui avait tout détruit autour de moi, mes parents ayant été lâchement et sauvagement abattus. L'horreur avait jailli à mes yeux. J'avais échappé de justesse à ce massacre m'étant retrouvée, quelques instants avant que cet homme ne surgisse, sous le lit à essayer de rattraper ce chaton que mon père avait ramené à la maison. Je ne le voyais pas souvent ; très pris par ses affaires, il s'absentait longuement. Ma mère qui m'élevait avec l'aide de Babouchka, ma grand-mère, disait ne pas savoir où il partait : tout était secret.

Parfois, il passait dans la nuit. Je le sentais m'embrasser, et l'entendais souvent chuchoter avec maman le soir, alors que j'étais couchée ; mais impossible d'en savoir plus.

Il y a une quinzaine de jours, mon aïeule avait repris contact avec moi après toutes ces années de silence : elle disait avoir peur. Elle qui m'avait confiée, voilà une vingtaine d'années, à ce diplomate en partance pour l'Ouest, craignant alors pour ma vie, vivait seule depuis ce carnage, repliée au fin fond de l'Oural dans une vieille isba qui ne valait plus un kopeck. Elle aussi avait dû se couper de tout ce qui la rattachait à son ancienne vie : elle avait tant souffert à la disparition de son mari.

Je n'ai que de vagues souvenirs de mon grand-père ; il passait l'essentiel de son temps, affairé à imiter et sculpter de petites boîtes rondes, dans sa cave dont l'accès m'était interdit.

Ce n'est que plus tard, à l'occasion d'une exposition au Metropolitan Museum de New York, que je compris qu'il fabriquait, entre autres, des répliques des fameux œufs de Fabergé. Qu'en faisait-il ? Il avait fallu que j'interroge à maintes reprises M. Walker, cet américain qui m'éleva comme sa propre fille, pour enfin savoir que les imitations de mon aïeul servaient à faire passer des messages à l'Ouest. Il n'avait donc pu achever le dernier en cours, certainement celui que je lui avais vu tenir le jour où il l'avait montré à mon père. Ils s'étaient tus dès qu'ils m'avaient aperçue.

Il m'avait également raconté que mon grand-père avait disparu sans que personne ne sache ce qui lui était arrivé. C'est à ce moment-là que papa avait pris contact avec lui, lui exprimant son inquiétude ; il savait que sa famille était en danger. Il fallait finir la mission rapidement, lui avait-il précisé, et exfiltrer au plus vite sa fille et sa femme avant que lui-même puisse nous rejoindre.

Mais le destin en avait décidé autrement.

Aussitôt après l'atterrissage, les formalités de douane passées, je me rendis jusqu'à la gare de Moscou pour sauter dans le premier Transsibérien qui me mènerait jusqu'à elle, qui m'avait rappelée il y a trois jours, plus apeurée que jamais. J'avais pu percevoir l'angoisse dans sa voix. Je craignais que celui qui avait, à l'époque de la Guerre Froide, décimé les miens ne soit sur le point de finir ce qu'il avait entrepris voilà bien des années.

Elle se pensait observée depuis des semaines sans savoir ni pourquoi, ni comment ; elle sentait une présence qui rôdait, m'avait-elle avoué. Souvenirs et images du meurtre de mes parents s'affrontaient à me donner la migraine et m'empêchaient de profiter de ces paysages traversés par Michel Strogoff. « Arriverais-je à temps ? » martelait sans cesse mon esprit. Je ne pouvais perdre celle qui me restait, ma seule famille, celle qui avait dû m'éloigner de sa vie pour me protéger, celle qu'il m'était donné de retrouver, enfin, après tout ce temps. Il fallait absolument que j'arrive au plus tôt.

¹ « *Vodka, cognac, cigarettes, parfums !* »

Après une longue traversée, fourbue et fatiguée par le décalage horaire, j'atteignis enfin mon but à bord de la vieille Jigouli de cet homme mi-moujik mi-zek qui accepta, à ma descente du train et moyennant quelques roubles, de me mener jusqu'à l'isba de ma babouchka.

C'est alors qu'en poussant la porte déjà entrouverte je découvris, au beau milieu de ce qui devait être la pièce commune, un homme face contre terre. Le peu de choses meublant cette humble demeure avait été retourné, chamboulé.

— Babouchka ! hurlai-je inquiète,

craignant de la trouver elle aussi étendue sur le sol. Cet enfer ne pouvait pas se répéter ! Qui était cet homme gisant dans son sang ? Où était ma grand-mère ? Je ne pouvais me résoudre au pire ! Je la cherchai partout, inspectai chaque recoin, mais sans succès ; quand tout à coup des voix venant de l'extérieur attirèrent mon attention.

Tapie le long du mur près de la fenêtre, j'observai qui arrivait dans ma direction. En fait, ils étaient trois à s'approcher : un petit trapu grisonnant à lunettes et à l'air renfrogné, suivi d'un grand, plus jeune et d'une femme courbée qui semblait avoir bien du mal à les suivre. Cherchant le moindre détail pour savoir si j'allais être en danger à mon tour, alors que j'étais prête à courir pour sortir par la porte de derrière, j'aperçus au cou de la dame cette croix orthodoxe qui me projeta instantanément dans mes souvenirs.

Oh oui, cette croix je la connaissais, j'en étais sûre. Il ne pouvait y en avoir deux puisque c'était mon grand-père qui l'avait confectionnée pour celle qui me contait tous les soirs de ma tendre enfance les aventures de cette baba-yaga qui me faisait tellement peur que je fixais les éclats de ce bijou pour me rassurer.

Sans crainte, je sortis alors vers eux et lui dis :

— Babouchka ? C'est bien toi ?

Au même instant, son regard s'illumina et elle prononça tout bas :

— Alexandra, oh mon Alexandra, quelle joie de te retrouver !

puis elle me serra tendrement dans ses bras.

Notre étreinte fut rapidement interrompue par quelques raclements de gorge provenant du petit bonhomme qui semblait s'impatienter. Mon aïeule me présenta rapidement le plus grand, précisant que c'était l'inspecteur de secteur, et plus longuement le petit grincheux. Ce dernier avait fait ses débuts au NKVD² et avait été chargé, à l'époque, de l'affaire du meurtre de mes parents. En retraite, ayant un jour découvert que Babouchka s'y était cachée, il était venu s'installer dans l'Oural dans l'espoir de résoudre cette affaire qu'il n'avait pu clore alors.

Pour l'heure, il accompagnait son collègue pour élucider le meurtre de cet homme gisant chez elle. Elle leur avait raconté comment, entré par effraction, il avait mis sens dessus dessous tout son intérieur cherchant visiblement quelque chose avec un acharnement certain, puis comment, alors qu'il s'appêtait à se jeter sur elle, il était tombé à terre. Elle était sur-le-champ partie demander de l'aide auprès de ce grand inspecteur qui avait immédiatement contacté celui qu'on pourrait aisément appeler l'œil de Moscou. Il n'avait pas tardé, dès les présentations faites et me prenant pour une amie de la famille, à se mettre à la recherche de tout indice tel un fin limier. Il nous avait demandé de sortir afin de ne pas souiller la scène de crime. Il était clair pour lui que ces affaires familiales étaient toutes liées. Rien ne devait lui échapper cette fois-ci : il devait résoudre l'affaire et trouver la clef qui lui permettrait d'élucider celle qui l'obsédait depuis toutes ces années.

Il ne tarda pas à mettre en évidence que l'homme gisant avait été abattu d'une balle en pleine tête, ne lui laissant aucune chance, et que celui qui l'avait abattu se trouvait à proximité d'après la trajectoire qu'il avait définie. Il avait réinterrogé ma grand-mère encore et encore pour essayer d'en savoir plus, avait recherché d'éventuelles traces de poudre sur ses mains ou ses habits : rien, il ne trouvait rien pour lui imputer ce crime.

² NKVD : Commissariat du peuple aux Affaires intérieures qui était la police politique de l'URSS chargée de combattre le crime et de maintenir l'ordre public

Ce fut alors à mon tour : vérification de mon alibi, de mes horaires de transport. Il semblait imaginer que peut-être je pourrais être celle qui avait appuyé sur la détente. Mais il fit chou blanc et grommela à son équipier :

— Comment est-ce possible, pas de trace de poudre sur elle non plus, et vu l'horaire de son passage en douane à l'aéroport, il lui est impossible d'être arrivée avant l'heure du décès confirmée par le légiste ? Il est clair qu'il y a une autre personne impliquée dans cette affaire, mais qui ? Tu en as une idée, toi ?

Il se grattait la tête, l'autre semblait dépassé par les événements. La nuit était tombée depuis longtemps et la fatigue se faisait sentir pour tout le monde. L'œil de Moscou nous proposa de nous ramener en ville, ne voulant pas nous laisser seules pour la nuit.

C'est ainsi que nous fûmes déposées toutes les deux, enfin seules et ravies de nous retrouver, dans un hôtel de la ville la plus proche. Nous la passâmes blotties l'une à côté de l'autre, à nous raconter nos vies pour essayer de combler ces années qui nous avaient été volées. Elle me confia combien il lui avait été dur de m'abandonner à l'Américain, ne sachant si elle me reverrait un jour, mais elle l'avait promis à mon père au cas où il leur arriverait quelque chose. C'est ce soir-là également qu'elle m'apprit que seule ma tendre mère avait été inhumée, le corps de mon père ayant disparu à son retour de chez le diplomate.

Je n'y comprenais plus rien, car je les avais vus tomber tous deux alors que je serrais mon chat Lucifer sous le lit. C'est ainsi que je l'avais rebaptisé en arrivant sur le continent américain, ce nom évoquant l'enfer que je fuyais mais aussi le dernier conte raconté par mon père : Cendrillon.

— Ah ce chaton ! Je n'ai jamais compris pourquoi mon fils avait tant insisté sur le fait qu'il faudrait impérativement qu'il parte avec toi, ajouta Babouchka, et je ne m'y suis pas opposée tellement tu l'aimais. Alors il est parti vers l'Ouest, lui aussi, dans la valise diplomatique de M. Walker.

Elle m'expliqua aussi qu'après avoir rassemblé quelques affaires, elle avait pris la fuite. Elle avait été rattrapée quelques jours plus tard par l'inspecteur en charge de l'affaire, le fameux œil de Moscou que j'avais rencontré ce soir. Il l'avait interrogée des semaines durant, essayant en vain de lui faire dire où étaient son fils et son mari qui restaient introuvables. Il avait fini par comprendre, comme l'avait relaté La Pravda, qu'elle n'en savait rien et l'avait laissée partir.

A aucun moment, à son grand étonnement, il n'avait cherché à savoir (certainement trop préoccupé à résoudre ce qu'il avait sous les yeux), ce qu'était devenue la fillette du couple. Elle s'était donc tue à ce sujet.

Libre, elle avait récupéré peu d'effets personnels, vendu le beau samovar de famille et une petite icône peinte représentant Catherine II, puis avait pris la route, la clef de la petite isba en poche. Je n'entendis pas la suite. Tombant de sommeil, je m'endormis au petit matin, dans la chaleur de ses bras.

C'est avec une extrême douceur qu'elle me réveilla au bout de quelques heures.

L'inspecteur de secteur avait été chargé de venir nous chercher, l'œil de Moscou étant déjà reparti sur place. Il avait, selon lui, passé la nuit à éplucher une fois de plus toutes les notes qu'il avait pu rassembler sur notre ancienne affaire puis avait repris le chemin de l'isba dès l'aube.

A notre arrivée, je compris immédiatement qu'il avait flairé quelque chose. Il était furieux : il avait réalisé que je lui avais échappé, il y a quelques années, et que j'avais une nouvelle identité. Il s'était rappelé a posteriori qu'elle m'avait appelée Alexandra, alors que mon passeport mentionnait Anna Walker.

— Vous êtes sa petite-fille, n'est-ce pas ? me dit-il grincheux.

Je ne pus qu'acquiescer, convaincue que s'il s'en donnait les moyens il mettrait à jour ma véritable identité.

Le corps, qui avait été enlevé pour l'autopsie, avait confirmé que la mort avait bien été donnée par la balle issue d'un Tokarev TT 33. Aussitôt, il avait fait le lien avec le meurtre de ma mère et avait demandé au laboratoire de comparer les balles. La balistique confirma qu'il était fort probable qu'il s'agisse de la même arme, laquelle n'avait d'ailleurs pas été retrouvée lors de la première affaire.

— Je m'en doutais, lança-t-il à son collègue d'un air satisfait de lui, ces deux affaires sont liées. On en saura plus quand ils auront trouvé l'identité de l'homme dans les fichiers.

Il avait ensuite demandé à Babouchka de faire l'inventaire de ses affaires afin de regarder s'il ne lui manquait rien. Cela avait pris des heures, mais il n'avait rien lâché, avait demandé qu'on épiluche tous les fichiers. Il ne voulait manifestement pas en rester là, et j'étais curieuse de savoir moi aussi qui s'acharnait ainsi sur ma famille. Il avait fait le tour de l'isba et avait trouvé des traces de pas appartenant probablement au tireur qui avait tué l'homme, mais rien de plus.

Au fil de la journée, on le sentait se tendre comme la corde d'un arc ; il avait l'impression que quelque chose lui filait entre les doigts. L'homme avait-il été tué par une balle destinée à ma grand-mère ou l'avait-on tué pour la protéger ? Il molesta par ses propos mon aïeule car il était sûr qu'elle lui cachait quelque chose. Selon lui, l'homme n'était pas venu par hasard et je partageais son avis.

Que pouvait-elle donc savoir ou détenir ? Elle lui confirma avoir tout laissé derrière elle avant son départ pour l'Oural : photos, souvenirs, effets personnels. Afin de démarrer sa nouvelle existence, elle avait vendu quelques objets pour quelques roubles mais n'avait pu se résoudre à laisser cette croix, offerte par son époux juste avant de disparaître, ainsi que l'œuf inachevé qu'il avait laissé sur son établi.

Il examina la croix qu'il trouva très originale par son dessin et la lui rendit, puis s'attarda plus longuement sur la copie d'œuf de Fabergé qu'elle lui remit après l'avoir extrait de sa cachette, sous le plancher. Il l'observa, le tourna dans tous les sens. En l'ouvrant, il découvrit une reproduction miniaturisée du Transsibérien.

Son regard changea. A quoi pouvait-il penser ?

Il interpella son acolyte et lui fit signe de venir ; après lui avoir dit quelques mots à l'oreille, il partit.

Quand il revint, en fin de journée, il redemanda l'œuf à Babouchka, le compara à l'image qu'il tenait et annonça :

— Je m'en doutais, la copie est quasiment identique à l'original : la carte, les griffons, la locomotive et les wagons, tout y est, mais : la date est différente ! Ici on peut lire 6056 au lieu de 1900, date de mise en service du train. Pourquoi cette modification ? Je suis sûr que cela signifie quelque chose.

Tout à coup, il ajouta :

— Ah, j'allais oublier, le mort appartenait aux services secrets : Nikolai Petrovitch. L'une d'entre vous a-t-elle déjà entendu ce nom ?

Je pense être la seule à avoir remarqué le calme de ma grand-mère comme si elle savait déjà. En effet, le petit bonhomme inspectait à nouveau l'œuf. Quelque chose le chiffonnait, il marmonnait sans cesse :

— 6056

Soudain, il regarda la croix et s'écria :

— des chiffres, il y a des chiffres aussi !

En effet, en tout petit nous pouvions lire, au sommet de la croix, 215 et au bout de la branche droite 413. Il savait qu'il détenait enfin quelque chose au bout de toutes ces années. Alors il marcha de droite à gauche et de gauche à droite en se frottant le crâne, puis stoppa net et dit que si la croix indiquait les quatre points cardinaux, nous aurions donc : 60°21'5''N et 56°41'3''E.

Il fit immédiatement vérifier ce que ces coordonnées géographiques indiquaient. Quelle ne fut pas notre surprise quand son collègue pointa du doigt l'isba : elles mentionnaient donc sa position !

Dix jours plus tard, l'œil de Moscou nous convoqua dans son bureau pour nous signifier qu'il devait clôturer à regret cette affaire. Officiellement était écrit : « Règlement de compte avec suspect en fuite ». Aucune charge n'était retenue à l'encontre de Babouchka. Il précisa qu'il ne pouvait y mêler les services secrets et ajouta :

— Votre fils était agent double ? Quel était le rôle de votre mari dans tout ça ? Mais me le direz-vous, chère Madame ?

Ma grand-mère le regarda droit dans les yeux et rétorqua :

— Quoiqu'ils aient fait ou non, ce ne pouvait être que dans notre intérêt ; quant à vous, allez en paix.

Elle me prit par la main et nous sortîmes.

De retour à l'isba, elle en fit le tour pour s'assurer que nous étions bien seules et me confia qu'elle était convaincue que quelqu'un avait voulu la protéger en tuant cet homme. Elle souhaitait comprendre. Les coordonnées de cette mesure n'avaient pas été gravées par hasard !

— Réfléchis, me dit-elle, je suis sûre que quelque chose nous échappe.

Ce soir-là, le sommeil nous emporta. Mes cauchemars hantèrent ma nuit : je tenais Lucifer, ma pauvre mère tombait...

— Mais oui, le tatouage ! hurlai-je, me réveillant en sueur.

Je le connaissais par cœur : 56 41 15N, 160 1 50E, une autre position ! Nous voulions en avoir le cœur net.

Sans attendre, quelques bliny en poche, nous avons sauté dans le premier train pour Irkoutsk, traversé le lac Baïkal et poursuivi, sans laisser de traces, jusqu'au Kamtchatka à l'endroit indiqué.

C'est là qu'à notre grande surprise mon père nous attendait.

Enfin réunis, papa nous expliqua comment, mon aïeul ayant été enlevé par des agents russes, il avait dû finir à la hâte son travail inachevé. Il avait donc trouvé un chaton et lui avait tatoué les coordonnées qui indiqueraient à son contact l'autre cache. Puis il avait traversé la mer de Béring pour l'Ouest où M. Walker réceptionnait les messages pour son gouvernement. Ce dernier, pris d'estime pour lui, s'était engagé à faire d'Alexandra sa propre fille si l'affaire devait mal tourner.

Grand-père avait été exécuté, refusant de livrer ses contacts ; quant à mon père, il avait dû faire le mort pour survivre lors de cette nuit meurtrière chez nous et prendre la fuite sans rien dire, puis s'était caché ici. Il n'avait cessé de veiller sur nous deux jusqu'à tuer, avec le fameux Tokarev TT33, celui qui avait été sur le point de nuire à Babouchka.